Zeitschrift: Curaviva : revue spécialisée

Herausgeber: Curaviva - Association des homes et institutions sociales suisses

Band: 3 (2011)

Heft: 4: Vie et mort en EMS : accompagner jusqu'au dernier souffle

Artikel: Entretien avec Bernard Crettaz, sociologue et ethnologue : "La mort est un grand moment de lien social"

Autor: Nicole, Anne-Marie / Crettaz, Bernard

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-813865

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Entretien avec Bernard Crettaz, sociologue et ethnologue

«La mort est un grand moment de lien social»

Passionné par la réflexion sur la mort, le Valaisan Bernard Crettaz veut affranchir la mort de la tyrannie du secret, la sortir des ghettos où on l'a reléguée, pour la remettre sur la place publique, au cœur de la vie.

Propos recueillis par Anne-Marie Nicole

Pourquoi notre relation à la mort est-elle si ambiguë ?

Bernard Crettaz - Généralement, on observe deux attitudes face à la mort : le blocage, qui fait qu'on ne peut ou ne veut pas en parler, ou au contraire la fascination. Souvent d'ailleurs, les deux attitudes se rejoignent. Dans la vie, il est toujours possible de se référer aux connaissances et aux expériences. Avec la mort, il n'y a rien ! C'est le trou noir absolu, l'énigme, le mystère, l'inconnu. Mais du moment que l'on arrive à libérer la parole, on découvre alors une culture et une réflexion autour de la mort d'une richesse incroyable. Il y a un bricolage fabuleux de croyances anciennes et nouvelles et d'expériences personnelles. On se trouve ainsi face au paradoxe du mystère total et pourtant d'une parole intarissable. Et cette énigme fondamentale, il faut l'affronter.

La mort est quelque chose de profondément intime. Pourquoi donc est-il nécessaire d'en parler ?

On en parle avec soi-même ou avec ses morts, certes. Mais au-delà de ça, personne ne peut être rester complètement seul devant l'énigme totale. Accepter ce mystère est intolérable ; on va tenter de colmater ce trou, de remplir le vide avec tout ce que l'on peut. Il y a une parole énorme qui ne demande qu'à être entendue, et qui devient alors intarrissable. Un philosophe français a d'ailleurs écrit un livre de 300 pages pour dire que l'on ne pouvait rien dire de la mort…

«La mort … c'est le trou noir absolu, l'énigme, le mystère, l'inconnu.»

Sujet tabou, affaire de spécialiste, objet de recherche … Comment notre rapport à la mort a-t-il évolué au cours de ces dernières décennies ?

Il y a des modes de la mort. Cela commence au sortir de la guerre, avec la société de consommation et le progrès, et se poursuit durant les trente glorieuses : on vit alors une grande période de marginalisation et de mise à l'écart de la mort, en Suisse romande du moins. Le corps, qui est le personnage principal de la scène mortuaire, disparaît, on l'évacue. En 1982, lorsque, à la demande des pompes funèbres, nous avons créé la Société d'études thanatologiques pour aider à retrouver une culture mortuaire et créer des rites nouveaux, les gens nous prenaient pour des fous.

C'est pourtant dans ces années-là, avec l'arrivée du sida, que la mort fait son grand retour.

Oui, elle revient en force, elle se médiatise. L'apparition du sida au début des années 80 a créé un véritable choc de civilisation. Elle a sorti la mort de l'ombre et donné lieu à un laboratoire impressionnant en matière de rituels funéraires. Dans le même temps, on assiste à une révolution dans les milieux médicaux: les unités d'oncologie refusent de devenir des mouroirs, les soins palliatifs s'imposent progressivement, on s'intéresse à la mort des personnes âgées en EMS. On relit les écrits de la pionnière Elisabeth Kübler-Ross et on découvre une notion nouvelle qui va prendre une dimension phénoménale : la résilience. Et puis, à ce vaste mouvement, viennent s'ajouter un bénévolat immense autour de l'accompagnement de fin de vie et une armada de spécialistes qui conduisent à une technocratisation de la mort.

Le sociolgue Bernard Crettaz invite à libérer la mort de la tyrannie du secret et à la remettre sur la place publique, au coeur de la vie.

Photo: Maria Schmid

Faut-il avoir un regard critique face à la spécialisation de la mort ?

Oui, absolument. Comme nous l'avons toujours rappelé au sein de la Société d'études thanatologiques, la mort n'est pas une maladie, et le deuil ne conduit pas nécessairement dans le cabinet d'un psychiatre. La mort fait partie de la condition humaine, avec sa puissance du non savoir et de l'inconnu ; c'est ce qui nous permet de vivre. Pourtant, en parlant de moins en moins de la mort, mais de plus en plus des vivants, je crains que l'on n'oublie de s'interroger sur la place, pourtant fondamentale dans notre art de vivre et notre culture humaine, de l'énigme existentielle de la mort.

«Le rite est une mise en scène, un théâtre fait de gestes, de paroles et d'actions.»

Où en est-on aujourd'hui de cette évolution ?

La mort a toujours été liée au pouvoir en place. Traditionnellement, chez nous, c'étaient les églises. Aujourd'hui, c'est le champ médico-socio-thérapeutique qui s'est approprié ce pouvoir ; il est devenu le lieu pour faire, dire et penser autour de la mort. Des spécialistes de toutes sortes, aux formations multiples, interviennent en fin de vie, avant la mort d'abord. Puis plus tard, après la mort, après avoir laissé les proches tranquilles durant trois jours, d'autres spécialistes entrent en scène, comme thérapeutes du deuil.

Quelle est dès lors la place des familles et des proches ?

La mort est heureusement en train de sortir de la tendance technocratique pour s'inscrire dans la pratique des gens. Ainsi, au champ médico-socio-thérapeutique s'oppose peu à peu un autre pouvoir : celui, justement, des proches et des familles. Des associations d'amis, groupes de parents et communautés diverses, souvent éphémères, parfois durables, se forment à l'infini, pour parler, partager, se sentir moins seul. Ce milieu des proches est encore anarchique, mais il commence à se structurer et formule des demandes nouvelles en termes de culture de la mort et de rites funéraires. Les proches veulent à nouveau faire des choses pour accompagner la mort.

A quoi servent les rites mortuaires ?

Vu de l'extérieur, le rite est une mise en scène, un théâtre fait de gestes, de paroles et d'actions. Il sert à suspendre le temps; il y a un avant et un après. La force magique du rite est de permettre la métamorphose, le passage d'un état à un autre. Le repas d'enterrement, par exemple, est un rituel de passage entre le temps passé à s'occuper du défunt et les jours de deuil qui vont suivre. Il permet au drame de se dérouler, souvent dans une ambiance détendue. Il réunit les proches et les amis. Autrefois, le repas d'enterrement revêtait une immense importance. Il semble qu'il réapparaît aujourd'hui, après avoir quelque peu disparu. Le rite permet aussi de laisser partir. Et parfois ça prend du temps, beaucoup de temps, de laisser partir. C'est pour cela que nos morts nous encombrent! Ils sont encore tellement avec nous et beaucoup de gens ne veulent pas faire le deuil…

Il y a actuellement un véritable engouement autour des rituels funéraires.

L'invention du rituel autour de la mort est effectivement extraordinaire. La mort a été un grand terrain de recherche sur les rituels, car il fallait bien s'en sortir ! D'ailleurs, les entreprises funéraires sont de grandes pourvoyeuses de rites. Avec le sida, puis, plus récemment avec le retour du corps comme personnage principal, les rituels se sont multipliés. Depuis quelques années, il y a également une grande demande de rituels pour tout, pour toutes les étapes de vie, et des demandes qui proviennent de tous les secteurs – des institutions qui cessent leur

>>

activité, des professionnels qui vivent un tournant dans leur métier…

Ne court-on pas le risque de banaliser ces rites ?
C'est possible. Mais pour l'instant, on est encore dans le «trend», on se réinvente des traditions et des cérémonies. Face à la lente disparition des églises et des grands systèmes de croyance, les gens créent des nouveaux rituels à foison, adoptent aussi des rituels ésotériques. C'est un bricolage énorme, à tel point que l'on ne sait plus à quel saint se vouer ! Le risque serait plutôt de verser dans le fétichisme, la superstition et la manipulation du rite. Nous pouvons imaginer tous les rituels que nous voulons, mais je pense que nous devons alors avoir recours à des symboles fondamentaux qui donnent du sens et nous permettent de retrouver une culture commune.

Comment aborder la question de la mort dans les EMS ?
De façon générale, je constate un grand changement de mentalité depuis la fin des années 90. L'introduction des soins palliatifs, puis les directives anticipées et les demandes d'assistance au suicide ont tout bouleversé : il a fallu commencer à parler de la mort, alors que jusque-là on pensait que ce n'était pas possible. Les EMS sont des institutions particulières, qui doivent permettre le projet de vie des résidents, mais également leur mort. Et c'est un long apprentissage. En travaillant en EMS, les professionnels savent qu'ils devront contradictoirement assurer la vie et assurer la mort.

Les professionnels sont-ils prêts à accepter cette contradiction ?
C'est une contradiction qui existe, en effet, et que l'on ne peut pas résoudre. Les professionnels doivent par conséquent apprendre à se protéger, à évacuer, à mettre une distance, pour ne pas devenir des porteurs de mort. Dans les formations, je leur apprends à fixer des limites. Avec la mort, il faut savoir passer du temps, mais pas trop. Il faut apprendre à s'en occuper, mais aussi à faire le vide. Et cela concerne tout le personnel, de tous les secteurs.

«Les professionnels doivent apprendre à mettre des distances pour ne pas devenir des porteurs de mort.»

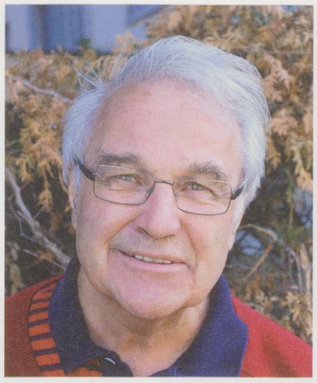
Comment arriver à prendre ses distances lorsque l'on travaille au quotidien au contact de la fin de vie et de la mort ?
Pour moi, la souffrance des soignants, que ce soit en EMS ou dans les centres de soins palliatifs, est un vrai scandale, car on n'y prête pas suffisamment attention. A cela s'ajoute tous les problèmes de l'institution que la mort charrie parfois, tous les non-dits et les luttes de pouvoir… Il est donc capital de laisser aux professionnels un temps pour dire adieu et un temps pour s'exprimer, pour extérioriser leurs expériences et leurs croyances par rapport à la mort, pour parler ouvertement des morts qu'ils ont connus, aussi bien dans la vie privée que professionnelle. C'est difficile de parler lorsqu'on est dans le feu

La mort en EMS est ritualisée

Malgré les conceptions différentes qu'en ont les institutions, la démarche des soins palliatifs a sans aucun doute permis une nouvelle approche de l'accompagnement de fin de vie et l'émergence de rituels mortuaires au sein même des établissements. «Les EMS sont bien sûr aujourd'hui plus sensibles que par le passé aux préoccupations liées à la fin de vie et à la mort, mais ils n'y répondent pas tous avec la même intensité», constate Pierre Ethenoz, directeur de la Fondation La Rozavère, un EMS lausannois. S'il est lui-même particulièrement sensible à ces questions, c'est parce qu'il y a consacré, voilà quelques années, son travail de mémoire dans le cadre de la formation continue en gérontologie (CEFEG)*.

Recenser les pratiques
L'objectif de ce mémoire était de recenser et d'analyser les pratiques en matière d'accompagnement de fin de vie et de rituels développés par les EMS, en gardant à l'esprit que la mort ne concerne pas seulement la personne mourante ou le défunt, mais implique aussi toutes celles et ceux qui l'entourent, à savoir les familles et les proches, les autres résidents, les professionnels des EMS, les aumôniers, les bénévoles…
La mort en EMS est ritualisée. L'inventaire que dresse le travail de mémoire des rites consacrés, notamment durant la période après le décès, en témoigne. Le plus souvent, une bougie est allumée, sur un lieu de passage au rez-de-chaussée ou dans les étages, à côté du portrait du défunt, parfois accompagné d'un poème ou d'une maxime, plus rarement d'un livre de condoléances.
Ces dernières années, d'autres pratiques sont venues s'ajouter. Ça et là, on réhabilite les lieux de recueillement, parfois chapelles improvisées, dans l'enceinte de l'établissement. On invite les proches à participer à la toilette mortuaire, à faire les gestes symboliques pour prendre congé et commencer le deuil. De plus en plus souvent, les familles, les résidents et les collaborateurs ont la possibilité de se rendre au chevet du défunt, dans sa chambre ou dans une chambre mortuaire. Il est aussi fréquent que tous se retrouvent aux funérailles, ou plus tard, pour des cérémonies du souvenir organisées par les EMS, sous des formes très diverses, une ou deux fois par année… Enfin, les équipes soignantes ont aussi développé leurs propres rituels. Dans la plupart des institutions, les professionnels, et plus particulièrement les soignants référants, partagent leur expérience et leur émotion dans le cadre de colloques internes, et bénéficient d'un soutien psychologique au besoin.
Même s'il reste encore du chemin à parcourir, les EMS semblent bel et bien engagés dans un processus de réflexion et d'action «pour que la mort redevienne partie intégrante de la vie». (amn)

* «Accompagnement et rituels de fin de vie en EMS», de Rachel Bonvin et Pierre Ethenoz, travail de mémoire CEFEG, 2006.



«On n'apprivoise jamais la mort.»

Bernard Crettaz, sociologue.

Photo: amn

d'action, mais c'est fondamental. C'est un long apprentissage. Il est vrai aussi qu'avec la compression des coûts, le manque de personnel, les lits à occuper, ce n'est pas toujours gagné…

Dans ce contexte, quelle est la signification des rituels institutionnels qui se mettent en place ?

Les EMS ont une capacité d'invention énorme en matière de rituels. Il importe de laisser une grande liberté aux équipes pour cela. Le personnel a autant besoin de rites que la famille et de recréer du lien. La mort est un grand moment de lien social. Le rite n'est jamais un acte solitaire, il met nécessairement en jeu la communauté. Il faut donc se battre aujourd'hui pour laisser aux professionnels le temps de parler, comme je l'ai déjà dit, et de faire les gestes nécessaires pour accompagner les mourants et les familles. Sans quoi, c'est la catastrophe, la déprime, le personnel s'épuise et risque d'y laisser leur peau.

On a beaucoup parlé de la confrontation des soignants avec la mort. Mais qu'en est-il des résidents ?

Pendant longtemps, on a voulu éloigner les vieux de la mort, comme on l'avait fait auparavant avec les enfants. Depuis que j'accompagne des Cafés mortels dans des EMS, ma plus grande découverte, ce sont les personnes âgées elles-mêmes, qui livrent des témoignages extraordinaires, avec une grande franchise, et surtout contentes que l'on parle enfin de la mort, elles qui y pensent sans arrêt.

Peut-on apprivoiser la mort ?

Non. On n'apprivoise jamais la mort. Tout ce que je dis aujourd'hui sur la mort peut s'effondrer d'un coup si demain je suis confronté à ma propre mort ou à celle d'un proche. Je ne suis maître de rien du tout.

Et la choisir ?

C'est probablement là la nouvelle question fondamentale de toute ma génération : comment veut-on finir ? C'est une problématique complètement nouvelle qui va tout révolutionner. Et c'est plus qu'une tendance, c'est un véritable problème de fond. ●

Né en 1938 à Vissoie, dans le Val d'Anniviers (VS), Bernard Crettaz est sociologue et ethnologue. Depuis de nombreuses années, il est passionné par la réflexion sur la mort. En 1982, à la demande des pompes funèbres qui doivent alors faire face à un nouvel engouement pour les rites mortuaires, il fonde avec d'autres professionnels, chercheurs et intellectuels la Société d'études thanatologiques de Suisse romande. Il a également été conservateur au Musée d'ethnographie de Genève, où il monte, en 1999, l'exposition «La mort à vivre». Jusqu'en 2003, il est chargé de cours au Département de sociologie de l'Université de Genève. Il a publié de nombreux ouvrages, notamment sur la mort. Aujourd'hui, il poursuit son travail d'écriture, il anime les Cafés mortels initiés en 2004 et intervient auprès des professionnels dans des EMS de Suisse romande.

Les Cafés mortels – Le théâtre des grandes découvertes

«Il permet l'aveu du plus indicible et du plus intime dans la futilité apparente des propos de Café du Commerce. Il crée de la légèreté pour autoriser l'aveu du plus profond … car chacun le sait, nous allons au bistrot avouer l'essentiel en ayant l'air de rien.» C'est en ces termes, choisis parmi bien d'autres, que Bernard Crettaz présente le Café mortel, un espace de rencontre et d'échange, de communication directe et de parole publique, pour dire et écouter, pour «crier et hurler» la mort, loin des spécialistes et des thérapeutes. Il avertit d'ailleurs d'emblée : «Le Café mortel n'a aucune visée thérapeutique, même s'il peut aider.»

Depuis le premier Café mortel en mars 2004 à Neuchâtel, qui a attiré, contre toute attente, 250 personnes, pas moins de 65 éditions ont suivi, réunissant de 15 à 300 personnes, en Suisse romande, mais aussi en France, en Belgique et bientôt au Canada. Ces rencontres ont lieu dans des bistrots de toute sorte, parfois dans d'autres lieux, notamment dans des EMS. A force, Bernard Crettaz a émis un certain nombre de règles pour le bon déroulement de ces rencontres, la première étant qu'il n'en est jamais l'organisateur ; son rôle est de conduire la rencontre, de passer la parole, de faire les liens, de tenir pour éviter les dérapages. Ensuite, en introduction et avant d'entrer dans le vif du sujet, il énonce ces quelques règles essentielles pour les participants : l'authenticité des échanges et l'écoute, il n'y a ni théorie ni leçon ni jugement.

«On pourrait penser que tout ce que l'on peut dire sur la mort a été dit». Et pourtant, les Cafés mortels sont le théâtre de grandes découvertes : on livre des secrets, on avoue un sentiment de culpabilité, on raconte des conflits familiaux ; certains parlent de la belle mort, d'autres évoquent leur propre mort annoncée. Il est aussi beaucoup question du choix de la mort et de la souffrance des soignants.

L'objectif de ces rencontres est de rendre solidaire, de créer «une communauté des vivants face à la mort», parce que «c'est dans l'échange que se recrée le lien social».

En 2010, Bernard Crettaz a publié «Cafés mortels. Sortir la mort du silence» (Ed. Labor et Fides), répondant au souci de transmission de la mémoire. (amn)